

JCC
 PRIX GUIZOT
 13 OCT. 2016

POUR ALAIN BESANÇON

Monsieur le chancelier,
 Monsieur le secrétaire perpétuel,
 Monsieur le président de l'Association François Guizot,
 Mes chers confrères,
 Mes chers collègues du jury,
 Mesdames et Messieurs,
 Cher Alain,

Notre prix porte depuis 2014 le nom, "Prix François Guizot- Institut de France". Il est décerné aujourd'hui pour la deuxième fois sous ce nom, pour la douzième fois si l'on remonte à son origine, en 1993. Le dernier récipiendaire était Jacques Julliard que je salue. En ces temps d'incertitude réjouissons-nous de la longévité de ce prix.

Depuis notre dernière réunion, dans cette salle de l'Institut, Joy de Ménil a bien voulu rejoindre notre jury. Elle y remplace son père Georges de Ménil, l'un des fondateurs du prix aux côtés de Catherine Coste et de François Furet.

Au nom du jury que je préside je vais tenter d'expliquer pourquoi nous avons choisi d'honorer l'ouvrage d'Alain Besançon : *Problèmes religieux contemporains*, publié aux éditions de Fallois.

Alain Besançon est l'ami de plusieurs des membres de ce jury, et pour moi, ajouterai-je, comme un frère. L'admiration, plus que l'amitié, a guidé notre choix. Si l'amitié reste la plus grande douceur de la vie, l'existence de chacun de nous s'embellit de la part que nous prenons à ce qui arrive de bon et de grand à ceux que nous admirons. Lorsqu'ils publient un grand et un bon livre, notre gratitude s'ajoute à notre admiration.

Alain Besançon est membre de l'Institut. Notre jury s'est affranchi de cette qualité et n'en a pas fait un obstacle à son choix, si tant est que ce soit un obstacle. De plus, ce prix n'est pas un prix de l'Institut. Il est accueilli par l'Institut, proclamé ici, en raison d'une convention passée entre l'Institut, d'un côté, et l'Association François Guizot et le jury, de l'autre. Mais il est doté par l'Association et décidé par un jury indépendant dont les membres se cooptent.

J'ajouterai qu'en décembre 1871, le prix biennal de l'Institut fut décerné à Guizot qui appartenait à trois des Académies et que Guizot employa la somme reçue à la dotation d'un prix triennal, le prix Guizot de l'Académie française, qui se perpétue depuis 1875, bien que la monnaie fondante ait transformé la dotation en symbole.

Qu'un prix portant le nom de Guizot soit décerné à un livre traitant des problèmes religieux contemporains et de leurs prolongements dans la société devrait paraître naturel. Guizot, comme historien, comme philosophe de l'histoire, savait l'importance de la religion, particulièrement dans ce qu'il a nommé l'histoire de la civilisation, c'est à dire l'histoire de l'Europe. Alain Besançon fait écho à la formule de Bossuet : « *la religion et le gouvernement civil sont les deux points sur lesquels roulent les affaires humaines* » et Guizot souligne le mouvement qui toujours anime le religieux vers le politique et réciproquement. Ce qui fait que parfois ils s'appuient, se confortent, parfois se séparent, se contredisent même, mais toujours s'influencent et se répondent.

Ainsi, dans la Gaule du Vème siècle : la société civile souffre de « *la décadence, de langueur et d'inertie* » alors que dans les monastères du midi « *tout est mouvement, ardeur, ambition, progrès* ». En Orient les monastères visaient à la séparation de la société civile, à la

contemplation, en Occident, au contraire, la vie monastique sociale, active « *allume un foyer de développement intellectuel* ». C'est là « *qu'on médite, qu'on discute, qu'on enseigne, c'est de là que partent les idées nouvelles* ». Et de ce fait la civilisation en Occident prendra une autre direction qu'en Orient.

Camille Jullian dira de Guizot que ce qui était nouveau dans ses livres, à propos du moyen-âge, c'était « *la place prépondérante faite à l'Église ... Quelqu'un avait enfin compris que le sentiment religieux était la raison d'être de la civilisation médiévale* ».

De tout le mouvement historique de notre continent, Guizot écrira en 1855: « *un principe, une idée, un sentiment, comme on voudra l'appeler, plane depuis quinze siècle sur toutes les sociétés européennes ...et préside à leur développement : le sentiment de la dignité et des droits de tout homme, à ce titre seul qu'il est homme, et du devoir d'étendre de plus en plus à tous les hommes les bienfaits de la justice, de la sympathie et de la liberté...C'est le principe et le fait chrétien par excellence...d'avoir étendu à l'humanité toute entière ce droit à la justice, à la sympathie, à la liberté...L'unité de Dieu maintenue chez les Juifs, l'unité de l'homme rétablie chez les chrétiens, à ces traits éclatants se révèle l'action divine dans la vie de l'humanité.* »

Fière proclamation !

Le moins que l'on puisse dire est que l'on ne parle plus ainsi aujourd'hui et que la religion ne paraît pas la raison d'être, la lumière du monde contemporain.

Un mouvement inverse plane sur l'Europe contemporaine. Les manques, les faiblesses, les difficultés de la religion dans nos sociétés invitent donc à lire le livre d'Alain Besançon et à s'instruire, à réfléchir grâce à lui.

Par le sujet qu'il traite et la façon dont il le traite, je ne connais pas d'équivalent à ce livre. Aussi, peut-être à cause de sa nouveauté radicale, n'a-t-il pas encore bénéficié de l'attention qu'il mérite. Bien qu'il soit principalement consacré au catholicisme, son auteur me dit qu'il n'a pas été recensé dans la presse dite cléricale.

Patientons, cela viendra, il suffit d'attendre et de contribuer à le faire connaître. Mais puis-je dire à son auteur, sans le lui reprocher et même avec admiration, que son tranchant ne facilite pas les commentaires bienveillants, moins encore les actes de contrition nécessaires. Ainsi quand il écrit: " *un défaut existe dans l'Église catholique depuis les temps les plus reculés, mais qui me paraît s'aggraver au cours des derniers siècles, et surtout du dernier malgré l'énorme diminution du nombre des fidèles, la perte de puissance et de prestige de cette Église. À savoir le cléricalisme. Il consiste pour le clergé à se tenir à distance du laïc, à le considérer comme un mineur, à ne rien lui dire des affaires intérieures, à garder pour lui la science théologique, à ne pas tenir compte à ce que pourraient leur apprendre. , même sur ce point, leurs ouailles. Cette pénible dissymétrie dans le rapport entre clerc et laïcs serait probablement atténuée si les uns et les autres avaient en commun la condition d'hommes mariés. Le prêtre ne pourrait pas garder ce retranchement, cette hauteur apparente, s'il avait à coté de lui une femme qui ne la tolérerait pas et s'en moquerait. C'est ici qu'on retrouve la question du célibat non comme cause unique, mais comme facteur aggravant de la maladie du cléricalisme*".

Cela ne doit pas manquer d'irriter quelques lecteurs, même à l'époque du mariage pour tous ! Déjà Voltaire formulait le même regret à propos du catholicisme. Pour critiquer le célibat au nom de la société, il soulignait le grand apport politique et mieux encore littéraire des fils et des filles de pasteurs dans les pays protestants

Mais, sur cette question, Alain Besançon s'incline devant la position actuelle du magistère catholique. Même si elle n'est pas fondée dogmatiquement, la tradition qui s'est instaurée persistera peut-être encore longtemps.

Allons à l'essentiel de nos raisons en faveur de ce livre. Je le dirai en deux mots : il s'agit d'un livre profond et sévère. Par la profondeur, il tient à l'intelligence et à la connaissance

scrupuleuse. Par exemple en définissant l'orthodoxie du judaïsme et celle du christianisme, en montrant la zone de recouvrement entre judaïsme, christianisme et l'orthodoxie des religions naturelles comme celles d'Aristote ou de Platon, Besançon montre que l'Islam est à part puisqu'il est une réaction franche et honnête au christianisme et qu'il dénie aux Juifs d'être un peuple élu.

Par la sévérité, le livre tient à la justice et au courage. Je veux dire que ce livre est sévère pour les faiblesses de l'esprit, pour le manque de discernement, qu'il est sans indulgence à leur égard, et qu'il faut du courage pour l'écrire, tant l'opinion, la doxa, comme toujours, mais plus particulièrement aujourd'hui, veut éviter ce qui pourrait heurter et rompre le charme de la connivence universelle. Ce courage, cette sévérité n'entraîneront pas l'admiration des prudents. Et cela suffit à expliquer notre choix et le silence qui a accueilli ce livre.

Car il traite, avec une grande originalité, de l'attitude de l'Église catholique à l'égard de trois points essentiels de l'histoire du XXème siècle: le communisme, la shoah et l'Islam. Sur ces trois questions Besançon cherche à comprendre les dérives du discernement.

Prenons le cas du communisme. Il s'est effondré voilà un quart de siècle. Le bilan des attitudes, des tentations, des jugements, peut donc être dressé calmement aujourd'hui.

L'encyclique de Pie XI, en 1937, *Divini redemptoris*, condamnait avec lucidité le système communiste, il utilisait à son propos le terme « mensonge » comme le firent par la suite les plus exemplaires critiques du communisme : Souvarine, Orwell, Koestler et Soljenitsyne. Parallèlement une autre encyclique condamnait le nazisme affirmant ainsi le parallélisme des deux systèmes totalitaires du XXème siècle.

Malheureusement, le pape successeur, Pie XII, resta trop silencieux au cours de la guerre, pour des raisons que l'on peut comprendre sans les approuver. Et cela dès l'invasion conjointe, par les communistes russes et les nazis allemands, d'un pays catholique : la Pologne.

Jean XXIII alla au delà du silence. En 1963, dans *Pacem in terris*, par une « étonnante bévue » écrit Alain Besançon, il admit que la Pologne, l'Ukraine, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Lituanie, constituaient, je cite : « des communautés politiques indépendantes » ; comme si la fin des empires coloniaux s'était étendue au monde entier.

« L'Église, écrit notre auteur, avait le sentiment de vivre un dégel. Elle avait tenu le Garde à vous ! devant Pie XII. Le « bon pape » Jean XXIII ayant commandé Repos !, le monde des clercs avait envie de remuer les jambes. Le concile avait décidé qu'il serait pastoral et qu'il ne prononcerait pas de condamnations. L'Église gardait un mauvais souvenir du Syllabus, des condamnations retentissantes des précédents papes, aussi véhémentes qu'elles avaient été vaines. Anathema sit : on ne voulait plus entendre ce langage d'un autre âge. Le concile veut montrer un visage accueillant, débonnaire. Il ouvrait les bras. Dans les temps démocratiques il convient d'être gentil les uns avec les autres ».

En effet, c'était comme si dans l'ombre se profilait une nouvelle religion, la grande concurrente du christianisme, toute prête à le remplacer, sa propre fille : la religion démocratique, disposée à négliger la vérité au nom de la paix et de l'égalité.

Heureusement, Jean-Paul II, venu de Pologne et exhortant au courage, terme essentiel, redressa la balance. Il proclama au nom de l'Église, la nécessaire indépendance des nations et le non moins nécessaire respect des droits de l'homme. Par lui et par ses paroles, revenait la lumière crue de la vérité face à l'empire du mensonge.

Comment peut-on expliquer ces dérives, ces retards, ces attermoissements ? La réponse d'Alain Besançon est cruelle. La voici : « Il semble que dans les malheurs du XXème siècle, le Saint-Siège et l'Église aient souffert d'un déficit intellectuel. S'il avait été plus attentif, il n'y aurait pas eu des dérapages, comme ces déclarations de certains prélats pendant la guerre qui reconnaissait la réalité du « problème racial » et « du problème juif », et l'on n'aurait pas entrepris une ostpolitik dont les fruits ont été si secs et décourageants. Le Vatican dans sa

politique extérieure ne se distingue pas en mieux ou en pire des autres centres de décision occidentaux, à égale bonne volonté. Mais l'on attendait plus du Saint-Siège que des gouvernements civils. Si les papes à la culture large et raffinée n'ont pas fait mieux que les ministres de nos démocraties, c'est que l'Église, dans l'ensemble de son personnel, était atteinte d'un engourdissement de l'intelligence » Engourdissement dont Alain Besançon va sonder les racines anciennes par un chapitre entier, dans lequel il montre que des institutions comme la censure et l'*index*, des formes de gouvernement privilégiant une centralisation accrue ont créé un climat défavorable à la vie intellectuelle et donc au discernement.

À l'égard de la politique de l'Occident vis-à-vis de l'Union soviétique, on me permettra d'être moins sévère. Cette politique a été définie en 1947 par le Président Truman et par son Secrétaire d'État le général Marshall, elle avait été auparavant préconisée par un diplomate clairvoyant George F. Kennan. Cette politique a inspiré les États-Unis jusqu'en 1989, jusqu'à l'effondrement de l'Union soviétique et elle a donc réussi. Il fallait attendre Thermidor, sauvegarder la démocratie en Europe de l'Ouest, contenir l'URSS, favoriser la croissance économique de l'Occident et l'unification de l'Europe. Parfois certains pays européens ont paru diverger par rapport à cette ligne, c'était pour tenir un rang illusoire à l'abri de la puissance américaine. De cette politique américaine, l'Église catholique a largement bénéficié.

Concluons. On a dit de François Guizot qu'il était le plus catholique des protestants français. Puis-je m'avancer et dire d'Alain Besançon qu'il est le plus protestant des catholiques français ? Protestant au sens propre. Il proteste pour la vérité, il s'indigne du mensonge. Il s'étonne du silence. Il s'attriste de ne pas être commenté. Pourquoi son livre n'éveille-t-il pas d'écho dans le monde clérical ? On ne sait. Mais demanderait-on aux Jésuites de faire l'éloge des *Provinciales* ? Justement, je n'hésiterai pas à invoquer Pascal et son principe : « *Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale* ». Penser, c'est penser rigoureusement. Besançon s'y efforce, éclairé par la devise de Saint Augustin « La foi cherche l'intelligence ». N'est-ce pas le devoir et l'affaire de tous ? Ce livre montre le chemin.